

# L'année des cyclones

Du même auteur

*Le Sang de l'Anglais*  
Hatier, 1993

*La maison qui marchait vers le large*  
Le Serpent à Plumes, 1996

*Les Jours Kaya*  
Éditions de l'Olivier, 2000

*Ceux qu'on jette à la mer*  
Éditions de l'Olivier, 2001

*En chute libre*  
Éditions de l'Olivier, 2012

CARL DE SOUZA

# L'année des cyclones

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN: 978-2-8236-1256-1

© Carl de Souza, 2018  
© Éditions de l'Olivier, 2018.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Geneviève*



LIVRE 1

Hans



## L'émeute

Jusqu'à ce que se dessine la silhouette de cette femme, Hans Rozell s'était dit qu'il avait de la chance. Tant de jeunes gens dont son propre frère Sid se trouvaient sous les drapeaux. Se battant dans la brûlure des sables nord-africains ou sous les cieux de la RAF quand ce n'était pas aux antipodes sur des mers étrangères. Ou encore dans l'île même, mobilisés sur les sites stratégiques, les ports principalement.

Pour être né cadet des Rozell, Hans avait échappé à l'attention paternelle, polarisée sur le grand frère, Sidney. Il avait reçu un minimum d'instruction pour qu'on n'ait rien à se reprocher dans cette famille catholique pratiquante, mais sa scolarité n'avait pas été une entreprise facile.

Les Rozell, comptables de père en fils, avaient toujours occupé cette bâtisse coloniale en bois, accrochée au flanc d'une rare éminence dans la plaine du Nord, ce qui donnait à croire qu'elle leur appartenait alors qu'elle faisait partie de la propriété sucrière. Au Piton, Hans s'adonnait à ce qui lui plaisait, c'est-à-dire tout et rien. Le piano en dilettante, pour taquiner sa sœur Lorraine qui, elle, s'y échinait sans résultat sous les directives d'un professeur pourtant reconnu du quartier des Pamplemousses. La lecture passionnée de livres soustraits de la bibliothèque au hasard, boudant les albums pour enfants qui avaient servi aux aînés. Mais surtout les flâneries dans les environs de la maison, les errances imprévues dans le village, ce qui exaspérait Sid qui, pour sa part, prenait son rôle d'aîné modèle très au sérieux.

En cette période de guerre, il avait eu la chance d'être enrôlé dans la force policière, évitant ainsi une mobilisation plus coercitive. Les agents se contentaient d'assurer dans une colonie relativement tranquille le maintien de l'ordre tandis que rôdaient dans l'océan alentour d'invisibles ennemis. Ses cinq pieds et huit pouces lui conférant la taille nécessaire et un certificat d'études primaires obtenu sans panache mais sans effort lui avaient suffi pour être engagé. L'ascension sociale lui semblait d'une incompréhensible futilité.

Hans avait toujours su se garder en retrait des tourbillons, il s'en félicitait, même en s'engouffrant avec son unité dans le camion qui devait quitter de toute urgence le havre des Casernes centrales à Port-Louis pour filer en direction du nord. Des rumeurs d'agitation leur étaient parvenues, mais rien de vraiment nouveau : les grèves de laboureurs indiens sur les propriétés sucrières se succédaient sans surprise. Quelques années auparavant, elles s'étaient terminées dans le sang à l'usine d'Union Flacq gérée, ironie du sort, non par les descendants des colons français mais par d'anciens laboureurs indiens engagés\* devenus propriétaires – comme quoi ceux-ci n'étaient pas faits pour administrer, avait-on conclu avec une certaine satisfaction. Toutefois, le souvenir encore vif de ces incidents était aujourd'hui exacerbé par la présence d'ennemis, allemands ou japonais, confirmée par la disparition de paquebots dans les eaux territoriales, ce qui mettait l'administration britannique dans tous ses états. Le commissaire de police voulait agir rapidement avant que la grève ne dégénère en émeute dans une île menacée, d'où l'envoi de l'escouade.

Sur le trajet, Hans entendait égrener les noms des villages par des camarades qui de temps à autre écartaient les pans de la bâche. Une lumière crue se jetait alors dans le caisson du vieux Bedford où,

\* Les travailleurs « engagés », rétribués au contrat, vinrent d'Inde pour remplacer dans les champs les esclaves libérés. Le premier contingent de 36 personnes arriva le 2 novembre 1834 pour être embauché par la propriété de Belle-Alliance, près de Piton. (*N.d.A.*)

malgré les secousses et les laborieux changements de vitesse, certains en fin de quart tentaient d'attraper des bouts de sommeil. Des jurons fusaient tandis que lui, les yeux fermés et la tête dodelinant avec les cahots, s'amusait à relever les lieux-dits annoncés par les guetteurs sur ce trajet qui le ramenait dans sa région natale. « Roche-Bois », quartier des descendants d'esclaves d'où était issue Filo, leur bonne. Suivi de l'argileuse « Terre Rouge » qui pourvoyait le matériau nécessaire à la construction des paillotes des laboureurs, puis « Bois Marchand » et son interminable cimetière dont on distinguait, du camion, les tuiles vernissées des tombes chinoises... Chaque nom le rapprochait de chez lui, faisant ressurgir dans sa tête des scènes d'une vie familiale, paisible encore récemment. Hans prenait rarement des initiatives, laissant aux parents et à ses aînés le soin de gérer comme bon leur semblait le Piton, heureux d'être porté par le courant, de voir agir les siens, les observer, les contempler. En rire parfois. L'enfance d'Hans Rozell avait été chanceuse malgré la brutalité d'événements qui écartelaient sa famille, malgré cette guerre dont il n'avait que faire et qui lui confisquait son frère.

Les camarades badinant à propos de tout, passant devant le temple tamoul de Kaylasson en déclarant avec désinvolture qu'il s'agissait d'une mosquée, regardant défiler avec hébétude les champs où il avait si souvent erré... À cause de la grève, la canne à sucre était haute – des champs, seuls avaient été moissonnés quelques « carreaux » épars délimités par les pistes, alors que septembre était entamé. Aujourd'hui, Hans se sentait partie prenante des chasses au lièvre auxquelles s'étaient livrés son père Maxime et son frère Sid et qu'il avait exécrées. Les airs jadis massacrés au piano par sa sœur Lorraine s'insinuaient harmonieusement entre les grondements du moteur. Dans le caisson poisseux du camion, lui montait au nez le parfum des épices de la cuisine de sa mère Cécile...

« *Ayo-zot-o, get Rozell apé ploré... K'arivé mo-nwar, gaz fini rant dan to lizié? Met to mask do!* » On ricanait auprès de lui : « Non, c'est pas la lacrymo, il cherche après sa manman ! » Ce connard ne pouvait

savoir à quel point il avait raison. Oui, en s'essuyant la joue d'un revers de main, Hans pensait à Cécile portant les restes de cuisine aux oies du Piton, traînant le pied à cause de ses rhumatismes.

Entre leurs jambes, les gars du camion laissaient se balancer la carabine Short Magazine Lee-Enfield Mk III. Dressé devant lui, ce membre ithyphallique portait Hans à sourire entre ses larmes – combien de fois Maxime et Sid avaient-ils tenté sans succès de lui placer dans les mains un fusil de chasse ? Mais la situation était différente aujourd'hui, car la puissance de feu semblait légitime, voire inoffensive, certain qu'on était de n'avoir jamais à se servir de cette aïeule de la Première Guerre mondiale. Porte-respect avant tout, elle était entretenue avec révérence alors que les armes plus modernes étaient réservées aux soldats mobilisés autour des ports pour prévenir une attaque étrangère plutôt qu'à une police coloniale peu sollicitée. Point d'ambiance de jours héroïques donc, dans ce caisson ; plutôt des relents persistants de gasoil, les rots de gars qui venaient de déjeuner et attendaient l'ordre de rentrer.

Le camion se jette sans ralentir sur une piste des champs de canne et de violents soubresauts les extraient de leur torpeur. Alors qu'ils peinent le long de cette piste défoncée, leur parvient le staccato d'une rumeur, comme l'assaut d'un rivage par des vagues. Mais ils se rendent dans un village très en retrait de la côte... Quel est donc ce bourdonnement qui enfle en rugissements comme une houle ?

La clameur d'une foule. Elle s'amplifie, monte encore pour finir par s'écraser. S'en détachent des invectives scandées en langue bhojpuri dont Hans connaît bien les fluctuations – jamais elles ne lui avaient paru aussi acerbes.

« *Out! Out!* » comme un jappement énervé, juste à côté du caisson, la voix haut perchée de Mondo, se forçant à la limite du fausset pour les presser, les faire réagir à l'urgence, éviter qu'ils soient submergés par l'imprécise menace. Les hommes tentent de se rassurer : tant que Mondo est là... Le jeune officier mauricien,

de son vrai nom Albin de Mondautière, bénéficie du respect de ses hommes, devant agir comme un tampon entre eux et un état-major britannique borné.

Le camion déverse son contingent non loin d'un petit temple sur un chemin balisé par un rideau de cannes qui attendent une coupe. Sur un talus, un groupe de jeunes et d'enfants se prépare au spectacle annoncé avec la venue de ces soldats de carnaval. Levant les yeux, Hans en aperçoit certains accrochés aux branches des manguiers, d'autres juchés sur les amoncellements de pierres extraites des champs. Ils essuient la nuée de quolibets qui accueille leur arrivée.

Il les connaît bien, ces culs-terreux sous leurs haillons. Certains portent sur les épaules des sacs de jute utilisés la nuit pour les prémunir du froid en cette fin d'hiver. Il repère les yeux sombres d'hommes armés de serpes comme prêts pour la moisson, de femmes brandissant des faucilles. Parmi eux, des enfants qui travaillent déjà dans les champs de canne et n'y sont pas allés aujourd'hui comme jadis Hans se plaisait à caper l'école. Mais jamais il ne les aurait imaginés en tel nombre et il en vient d'autres encore, surgissant de sentiers insoupçonnés, essaimant devant le temple aux figurines grimaçantes, et plus loin de chaque côté de la piste de campagne...

Les invectives se multiplient, de plus en plus hargneuses et provocatrices: « Regardez-les ces bouffons, c'est pas des soldats, ils vont pas oser, faut pas se laisser intimider, reculez pas, les fusils sont chargés à blanc! »

Ce que prétendent les agents infiltrés est donc vrai, les grévistes comptent se rendre à l'usine voisine pour la saccager, on n'a pas exagéré! Les meneurs du rassemblement n'y pourront rien, coincés entre leurs rôles de médiateurs officiels et de négociateurs syndicaux, englués comme tant d'autres dans la mélasse de cette période de guerre, de ces temps troubles où rien ne se décide dans la colonie elle-même.

Un ordre, gueulé par l'assistant-commissaire situé à l'arrière du peloton, met le cortège en branle, il progresse vers le temple de son pas lent et marqué, censé encourager le repli du vis-à-vis. Au milieu de l'escouade, Hans avance machinalement, il l'a maintes fois répété aux Casernes centrales. Lors des manœuvres, les camarades faisant office de révoltés reculent, comme aujourd'hui certains des manifestants qui, prudemment, se retirent sans toutefois s'éclipser, scandant de plus belle leurs slogans.

Sauf une femme. Elle n'a pas bougé du centre de la piste. Poings serrés et regard lourd de réprobation, immobile, elle ne dit mot, mais sa hargne contre l'escouade qui approche émane d'elle comme une lave brûlante. Sur ses épaules un *horni* d'une teinte indéfinissable – l'écharpe indienne est passée du soleil des champs à l'eau de la source, du terreau ferrugineux aux teintures de la fête de Holi qu'ils se jettent les uns sur les autres. Ses cheveux sont tirés en arrière en un chignon luisant de l'huile de coco qui protège des maux de tête quand le soleil darde sur la plantation.

Hans comprend, comme dans un éclair saisissant le paysage lors d'un orage d'été, que vacille tout ce qu'il a pris pour acquis, la succession des moissons, les départs du train pour la ville, la rectitude d'une piste filant vers la mer.

Dans la pesante cadence des pas, du rythme accéléré de son cœur, s'insinue une voix qui finit par s'imposer dans sa tête. Résonnent des accents éraillés, désespérés, qu'il n'attendait pas ici au cœur de la révolte hindoue. *Na pa fer sa mo piti, pa badinn ar serpan-kaka-difé!* Ce serpent-qui-chie-le-feu chargé à bloc, dont le poids et la puissance le rassuraient tout à l'heure tant il était certain de ne pas y avoir recours. *Pa badinn ar serpan-kaka-difé*, l'invocation hurlée par Filo, la bonne, à la vue d'un fusil chargé, retentit de nouveau. Lorsqu'il l'a entendue pour la première fois, le gamin qu'il était se tenait à l'écart, pétrifié, ne comprenant pas ce qui se déroulait devant lui, son regard allant et revenant de l'arme à l'homme tenu en joue. Il revoit l'ébahissement de celui pris pour cible, il entend

la supplication de Filo, *Pa badinn ar serpan-kaka-difé*, tentant vainement de faire obstacle, à quoi, personne à ce moment précis ne pouvait imaginer ce que déclencherait le serpent-qui-chie-le-feu.

Hans réalise combien il avait été naïf alors, fustigeant les acteurs de cette scène, jetant sur eux indistinctement ce que son être pouvait générer de blâme, comme c'était insensé d'espérer se dérober au sort qui s'acharnait sur eux. Et surtout, comme il était dupé en s'engageant loin du Piton et de ses champs de canne à sucre dans l'espoir de s'y soustraire en se conformant aux manœuvres policières qui avaient si peu à voir avec sa vie campagnarde.

*Napa fer sa*, la supplication s'adresse aujourd'hui à lui, Hans Rozell, lui et personne d'autre, le dépouillant de son statut de simple témoin. Il ne pourra rien prétexter dorénavant et chaque pas qui le rapproche de cette femme hérissée le pousse vers un déséquilibre qui fera basculer la vie, pour de bon cette fois.

La guerre peut se conclure, son frère Sid rentrer couvert de médailles pour prendre la relève de leur père Maxime, cette grève être gommée par les Anglais, Hans est pris dans un étau dont la mâchoire mobile d'une rangée derrière lui le porte irrémédiablement vers l'immobilisme de cette femme ancrée dans sa revendication. Tandis qu'une pluie de pierres s'abat sur eux comme la première ondée de la saison chaude, assommant l'officier de Mondautière, Hans qui a su se jouer des brimades de l'école primaire, de la surveillance parentale, Hans, qui s'est toujours arrangé pour que les responsabilités les plus contraignantes reposent sur les épaules de son frère aîné, voit se fermer toute issue.

## Le Piton

La révolte de Belle Vue mettait un point final à une période de la vie d'Hans Rozell. Rien d'autre dans son existence n'avait été aussi marquant, ni les cyclones qui le glaçaient d'effroi, ni la guerre et les risques encourus par son aîné Sid au fin fond du Pacifique. Ni même les soubresauts amoureux de Lorraine, si lourds de conséquences, mais dont il n'avait été que spectateur. Aucun événement ne l'avait placé dans une situation où ses propres actions auraient été à la source du malheur.

Hans, confronté à cette femme, prenait brutalement conscience de la fragilisation sournoise de son monde, un microcosme perdu dans les vastes champs de canne à sucre du Nord. Un parmi des dizaines d'autres signalés par leur cheminée de basalte, en retrait des axes routiers et de la ligne de chemin de fer, et à plus d'une heure de train de Port-Louis.

Au milieu de la fureur d'une foule qu'éventrait son contingent d'hommes en armes, des existences basculaient. Non seulement celle de la femme vers qui il se trouvait propulsé, ou des quelques autres qui, même hésitants, se maintenaient à sa hauteur, mais la sienne propre. Lui apparut chaque élément de son enfance insouciant au quartier du Piton dont il pourrait apercevoir les toits s'il déviait son regard du canon de son fusil. Jamais il ne s'était demandé avec autant de lucidité comment un établissement sucrier, comme l'appellation le disait bien, pouvait avoir caché autant d'instabilité. Dès l'enfance, Hans avait intériorisé le cycle annuel des cultures au même titre que celui de la nuit et du jour. Sa vie s'était réglée

sur la succession des labours suivis des bouturages, de l'apparition des premières pousses d'un vert lumineux au-dessus du terreau. En atteignant l'âge adulte, les cannes oblitéraient le paysage sans qu'on s'en aperçoive. S'ensuivait la floraison duveteuse des champs et son lot de rhumes des foins. L'hiver s'installait avec la dureté des alizés. C'était le temps de la tisane au mantègue, de l'inhalation de thym ou d'eucalyptus.

Hans abandonnait les champs à contrecœur chaque matin, contraint par Lorraine, à qui Cécile, leur mère, avait recommandé la plus grande sévérité sur la route de l'école. Plus lesté qu'elle avec ses pattes d'insecte sur la route rocailleuse, il était tenu fermement par la main tout au long du trajet jusqu'au village, non par crainte de chutes mais pour qu'il ne lui fasse pas faux bond. Car, quelquefois, fatiguée de le traîner, elle s'arrêtait pour reprendre son souffle. Profitant du moment d'inattention, il s'enfonçait entre les hautes rangées de cannes avec autant de malice que de crainte, s'efforçant de ne pas faire crisser les feuilles sèches sous ses pas. Esquivant la griffure des rameaux sur son visage, il avançait, avançait, haletant d'excitation. Finissait par s'accroupir, retenant son souffle pour se mettre à l'écoute des appels anxieux de Lorraine à la course dans une rangée voisine. Un sourire taquin éclairait son visage, tandis qu'il priait pour qu'elle ne l'abandonne pas ici ni n'aille chercher du secours qui leur vaudrait des réprimandes à l'un comme à l'autre. Surtout, il devrait attendre seul au milieu des grandes tiges sous les inquiétants motifs du feuillage au-dessus de sa tête qui se modifiaient au gré de vent. Il attribuait de mystérieux bruissements au gibier de Maxime et de Sid, lièvres et perdrix. Mais les champs pouvaient abriter de plus grosses bêtes : les chasseurs prétendaient que des bandes de macaques affamés descendaient parfois des collines de La Nicolière... Un soir, ils étaient rentrés très tard, traînant un cochon marron aux inquiétantes défenses. Plus redoutable encore était le Monstre-à-sept-têtes dont les champs de canne constituaient les quartiers. À corps de bête et visages

humains, cet être multicéphale pénétrait les rêves du petit Hans qui s'endormait le soir sur les genoux de Filo, la bonne. Elle lui transmettait les histoires de sa grand-mère, selon lesquelles les enfants rétifs au sommeil constituaient les proies préférées de la créature. Hans comptait sur le fait qu'elle ne se manifestait que de nuit, mais savait-on jamais... Alors, depuis sa cachette, Hans attirait sa sœur par quelques mouvements discrets dans la paille ou des raclements de gorge et elle finissait, en larmes, par le retrouver.

La moisson opérait un lever de rideau sur la plaine du Nord. Des habitations, des vies réapparaissaient, des bosquets isolés, des friches à l'existence incongrue au beau milieu de terres cultivées, des meules de basalte rendues invisibles avec la pousse de la canne. La nuit amenait des points de lumière dont on essayait d'identifier, à l'aube, la source.

La coupe des tiges à la serpe, leur disposition le long des sillons, leur charriage jusqu'à l'usine de Beau Séjour étaient autant de signes qui confirmaient la présence de l'hiver. Parfois, un charretier acceptait de le prendre et il faisait la route pour l'école fièrement perché au-dessus du chargement, mais violemment ballotté. Au passage, il s'entendait interpellé par les laboureurs, mais n'y prêtait aucune attention tant la piste vacillait devant lui. Concentré sur les muscles dorsaux du bœuf aiguillonné par le charretier, il résistait aux secousses dont il était certain qu'elles finiraient par le désarçonner.

Mais un véritable sentiment de puissance l'habitait quand il plongeait dans les champs dès que les rituels imposés par Cécile commençaient à l'étouffer. Sa mère s'était mis en tête qu'au milieu de nulle part elle se devait d'être le dernier rempart des bonnes manières, de la religion et de l'éducation.

Il s'engouffrait alors dans des espaces insoupçonnés, dont il n'avait pas de doute qu'ils lui appartenaient. La moisson lui redonnait vue et jambes. Il franchissait les tiges alignées le long des sillons dans l'attente des chars à bœufs. Dévalait les pistes et les champs, patinant sur les rameaux séchés qui tapissaient le sol, tombant, glissant sur les

fesses. Il pourrait, il en était certain, se projeter ainsi dans le toboggan des sillons, atteindre l'usine voisine de Beau Séjour, et même, chuter plus loin encore : Labourdonnais, Belle Vue, et Saint-Antoine tout contre l'horizon... Cueillir les colonnes de fumée émergeant de leurs cheminées tant ce qui jonchait la plaine du Nord lui semblait à portée de main. Au-delà aussi, la mer, les îles...

Avant cette rencontre fatidique, tout tenait dans la nasse des carreaux de canne à sucre marqués par une histoire qui avait fait des Rozell ce qu'ils étaient. Avant même l'« engagisme » et les premières vagues depuis la Grande Péninsule, des commerçants de Pondichéry dont les Rozela étaient venus chercher fortune dans l'île. Ils allaient plus tard angliciser leur patronyme portugais.

Du Piton où un des frères avait fait carrière comme comptable, les Rozell pouvaient voir l'île d'Ambre, boisée et blottie à l'intérieur du lagon, émerger du livre de Bernardin de Saint-Pierre. Combien de fois Maxime leur avait-il désigné ce point du récif contre lequel avait été drossé le *Saint-Géran* ! Vaisseau de 600 tonneaux, parti de Lorient avec à son bord une centaine de marins bretons et quelques passagers. Dans sa cale, diverses marchandises d'une valeur de 54 000 piastres d'Espagne destinées à l'Isle de Bourbon, des machineries pour la construction de l'usine voisine de la Villebague. Et cette cargaison d'esclaves achetée en cours de route à l'île de Gorée « pour renforcer les ressources humaines de l'Isle de France » – on était bien dans le monde implacable des affaires... Mais Bernardin avait introduit parmi les passagers Virginie, de retour de France où elle avait été envoyée compléter son éducation – comme quoi on se souciait déjà de l'instruction des jeunes filles. La bienséance fit qu'elle périt noyée pour n'avoir pas voulu se dévêtir alors que Paul se languissait sur la berge. Hans avait imaginé ce qui se serait passé si Virginie s'était glissée nue dans l'onde, pimentant à sa façon une histoire à l'eau de rose qui n'était pas censée générer le moindre fantasme.

Quelques décennies plus tard, s'insinuait entre les îles du Nord l'immense flotte de la colère anglaise. Et surtout de son calcul

économique. Un fourmillement de soldats débarquant dans le but de soustraire le pays aux Français et à leurs corsaires, véritable nuisance sur la route des Indes. L'armée britannique marqua une pause à la butte aux Papayes, à quelques lieues du Piton, avant que la cohorte se remette en marche pour Port-Louis et l'issue finale de la conquête, la signature tant redoutée d'une capitulation. L'île devenait anglaise mais, comme tous les habitants, les Rozell continuèrent de parler français même si la langue créole prenait souvent le dessus. Avec les ouvriers, les laboureurs, les gens de maison, mais aussi par pur plaisir : c'était la langue des blagues et de l'amour de la terre, c'était la langue de la connivence. À l'école, Hans apprenait ses leçons en anglais, chantait chaque matin *God Save the King*, se faisait remonter les bretelles en français par la maîtresse, chahutait avec ses camarades en créole.

Après l'abolition de l'esclavage, les travailleurs indiens engagés affluèrent au Piton et ailleurs, remplaçant dans les champs une main-d'œuvre moins disponible. Regroupés dans des « camps » de paillotes, la plupart ne rentrèrent pas en Inde à la fin de leur contrat.

De l'école fréquentée par des petits hindous, Hans rapportait à la maison quelques jurons en bhojpuri, s'attirant les rigolades de Maxime et les sévères réprimandes de Cécile. « Je n'en veux pas ici, garde ça pour tes voyous de l'école ! » La fermeté de Cécile, le coup de poing décoché par Sid qu'il venait de traiter de *gaandu* – trou du cul – ainsi que l'indulgence paternelle lui fournissaient peu d'indications sur ce qu'on lui reprochait exactement.

Pourquoi ne pas remonter jusqu'au tout début de l'histoire du Piton avec vingt mille ans de recul, à l'ère des dernières éruptions mauriciennes ? Car la vie au Piton en était tributaire : l'immense volcan initial dont un pan édenté du rebord constituerait la chaîne de montagnes de Port-Louis, aux confins du Nord. Puis une autre ligne d'éruptions traversant l'île, allant jusqu'à l'île Ronde en pleine mer et produisant, entre autres, le Piton, une des rares éminences de la plaine du Nord, ce cratère en rogne qui avait craché de longues

*Mes remerciements à*

Mon éditrice et amie de l'Olivier, Laurence Renouf, pour sa présence essentielle;

Barlen Pyamootoo, ce passionné de littérature mauricienne qui fait tant pour elle;

Sylvie Grousset Dambre, qui a accompagné mes premiers romans.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : CPI FRANCE  
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2018. N° 1253 (     )  
IMPRIMÉ EN FRANCE